

# LE CENTRE INCOMMUN

Texte et sélection : Thibaut de Ruiter

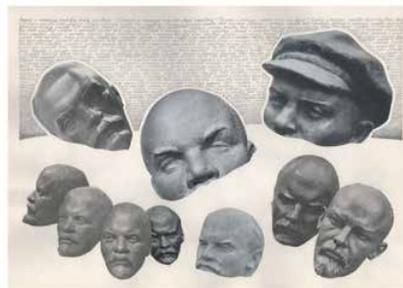
Route de la soie, villes aux noms magiques tels que Samarcande, vastes étendues désertiques de la steppe : la mythologie de l'Asie centrale transporte son lot d'images et de clichés. Mais sa réalité passe plutôt par la construction de nouvelles capitales aux allures de Las Vegas au rabais (Astana), l'apparition d'oligarques plus intéressés par les

Rolex et les Louboutin que par l'art contemporain, et des présidents réélus systématiquement avec plus de 85% des voix. Être créateur dans une telle situation n'a rien de facile. Parfois en danger, les artistes vivent en marge de la société et doivent constamment inventer de nouvelles stratégies pour faire exister leur travail. Tour d'horizon.

Tachkent. À quelques centaines de mètres de l'imposant palais présidentiel se trouve un bâtiment brutaliste de l'ère soviétique reconnaissable à un de ses étages, incendié il y a quelques années. C'est là, en plein centre-ville, que se niche le théâtre Ilkhom

(« inspiration » en ouzbek). Première institution culturelle non étatique en Ouzbékistan depuis sa création en 1976, c'est un lieu de critique et d'éducation. Malgré l'assassinat de son fondateur, Mark Weil, en 2007 – par des hommes qui lui reprochaient d'avoir caricaturé le prophète Mahomet dans une de ses pièces – une tradition chère au bloc de l'Est s'y perpétue : utiliser la mise

Kazakhstan) peuvent produire des sons au minimalisme qui rendraient jaloux Terry Riley et Steve Reich réunis. Le résultat est particulièrement jouissif mais le fait de « jouer ensemble » est aussi un geste politique dans une région où les tensions entre les divers pays et ethnies vont et viennent avec les saisons. Il suffit par exemple que le Tadjikistan et l'Ouzbékistan ne s'entendent pas sur le prix des ressources qu'ils s'échangent – l'eau et l'électricité – pour que, soudain, des quartiers entiers de Douchanbé, la capitale du Tadjikistan, se retrouvent plongés dans le noir.



en scène de textes classiques pour critiquer le monde contemporain à mots semi-couverts. Avec un répertoire allant de Tchekhov à Edward Albee, en passant par des performances silencieuses, présentant des créations qui usent jusqu'à quatre langues différentes, Ilkhom est un lieu de brassage culturel et de rencontres. Ce positionnement politique est aussi celui de l'ensemble de musique contemporaine Omnibus qui organise régulièrement, depuis Tachkent, des ateliers réunissant des musiciens de toute l'Asie centrale. Les instrumentistes viennent par exemple travailler avec Kenny Savelson du célèbre collectif américain Bang on a Can. Ils improvisent ensuite sur scène, entre musique traditionnelle et contemporaine. Il est alors incroyable d'entendre comment une dombra (luth à deux cordes que l'on retrouve dans tous les pays de la région) ou le fascinant kyl-kobyz (instrument mythique et mystique du

On entend alors, dans les hôtels pour voyageurs internationaux, le bruit des générateurs qui viennent pallier le manque. Le tracé des frontières, issu le plus souvent du temps de Staline, apporte aussi son lot de problèmes et, dans la vallée de Ferghana, de brefs conflits éclatent régulièrement entre les différentes minorités ethniques implantées « du mauvais côté ». Voilà pourquoi les événements Playing Together du collectif Omnibus sont un moment unique, où une musique de qualité ouvre un dialogue contemporain tout en se fondant sur des traditions séculaires.

Lénine Forever!

C'est de manière plus frontale que le génial Vyacheslav Akhunov joue également le rôle de trublion politique à Tachkent, à tel point qu'il n'a plus le droit de voyager en Europe et encore moins d'exposer dans son pays. Cet artiste, un des plus représentés dans les biennales et autres expositions internationales, a inventé ce qu'il appelle le « Lenin art », sorte de réponse obsessionnelle au pop art d'Andy Warhol. Il se focalise sur l'image de Vladimir Ilitch Oulianov (et, parfois, Staline), dont il use et abuse dans des collages à l'humour certain. À base de répétitions et de détournements, c'est le culte de la personnalité qui est mis en jeu. Il découpe, dans des livres d'art, le profil iconique de l'homme politique et répète le motif des centaines de fois. Parfois, il isole simplement les images représentant les monuments qui lui sont dédiés et, ainsi, quatre petits Lénine se retrouvent plantés dans le désert, telle la statue de la Liberté à la fin de *La planète des singes*. À observer la façon dont les présidents des différents pays d'Asie centrale continuent de se présenter comme de véritables « pères de la Nation » (la plupart sont d'anciens du Parti communiste d'URSS) incapables d'atteindre le charisme médiatique de Lénine, il est évident que les collages d'Akhunov possèdent un certain pouvoir de subversion. Un politicien chasse l'autre mais les habitudes ne changent pas.

Les artistes qui jouent avec la steppe proposent des « clichés » qui s'exportent parfaitement mais représentent peu la réalité de cette région

Utiliser l'héritage post-soviétique est une constante chez les artistes d'Asie centrale. Une nostalgie d'un temps pas si lointain qui rend la tâche facile aux commissaires internationaux puisque, d'une certaine façon, l'ex-Union soviétique est le plus grand dénominateur commun des pays de cette région. Mais quand l'artiste tadjik Murodjon Sharifov joue, à l'aide de Photoshop, à transformer Lénine en un gentil hipster, cela prend pourtant une toute autre portée. Si ces images peuvent sembler faciles et caricaturales, il faut savoir que l'État tadjik a décidé, dans sa peur de voir monter les extrémismes religieux, de proscrire le port de la barbe. Et la police peut vous arrêter dans la rue à tout moment pour vous offrir un « rasage gratuit » au poste. Plutôt conséquent dans sa décision, il interdit aussi les festivités de Noël. En Asie centrale, l'absurdité étatique, les décisions radicales et les situations kafkaïennes ne sont jamais bien loin.

Enfin à Bichkek, la capitale du Kirghizstan, Marat Raiymkulov fabrique des narrations-performances à propos de Lénine et de Moby Dick. Il dessine à la main des diapositives qu'il projette à l'aide d'une antique machine pour raconter les aventures de « Lénine au cirque ». C'est drôle, surréaliste à souhait et hautement littéraire. Dans ses petits dessins, on ne peut en aucun cas reconnaître la figure historique, transformée en personnage de contes pour enfants. Le héros d'hier n'a même plus d'image : il n'est qu'une petite tâche floue et abstraite projetée sur un écran et il suffit de dire son nom pour que tout le monde le reconnaisse.

Vide institutionnel

En tant qu'artiste, c'est sans doute au Kazakhstan que l'on parvient le mieux à survivre. S'il n'est pas le plus peuplé des pays d'Asie centrale (seulement 17 millions d'habitants), le Kazakhstan représente la plus grande partie de sa superficie et la scène artistique la plus féconde. Cela est dû à la relative ouverture du pays et à ses richesses (son sol est particulièrement bien doté en matières premières).

L'Asie centrale post-soviétique commence à la mer Caspienne et se termine à la frontière chinoise. Elle est bordée, au nord, par la Russie et au sud se trouvent l'Iran et l'Afghanistan. D'une superficie comparable à l'Europe de l'Ouest, elle regroupe cinq anciennes républiques socialistes soviétiques qui ont reçu leur indépendance en 1991 : le Turkménistan, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Kirghizstan et le Tadjikistan. Peuplé d'environ 68 millions d'habitants, ce territoire est loin d'être homogène. Des dizaines de cultures y coexistent — en 1989 le Kazakhstan comptait près d'un million de germanophones dont 180 000 sont toujours sur son territoire — et plusieurs religions (islam sunnite, chamanisme, tengrisme, christianisme...) viennent façonner les traditions des habitants. Si on y parle des dialectes iraniens et turciques, le russe est, depuis la période soviétique, le moyen de communication privilégié entre les différents pays et ethnies. Une histoire complexe qu'il convient d'aborder sous différents angles.

TDR



3

À Almaty, l'ancienne capitale du Kazakhstan, une génération d'artistes est apparue dans les années 1990, après la dissolution de l'URSS. Des commissaires internationaux sont alors venus explorer ce territoire inconnu : Galim Madanov & Zauresh Terekbay, Rashid Nurekeev, Saule Dyusenbina, Alexander Ugay, Elena & Viktor Vorobyev, Almagul Menlibayeva ou Yerbossin Meldibekov — pour n'en citer que quelques uns — ont été régulièrement présentés à l'étranger. Dans leur pays, ces artistes, et notamment la plus jeune génération née à la fin des années 1980, continuent pourtant de souffrir de l'absence de galeries et de centres d'art contemporain, mais aussi de collectionneurs. Les oligarques et autres nouveaux riches sont encore peu nombreux à s'intéresser à l'art contemporain et le problème majeur n'est pas tant de trouver des créateurs que des lieux où exposer, discuter, ou des espaces pour publier des textes théoriques. Les critiques d'art, tels Yuliya Sorokina ou Alex Ulko, ont eux aussi la vie dure.

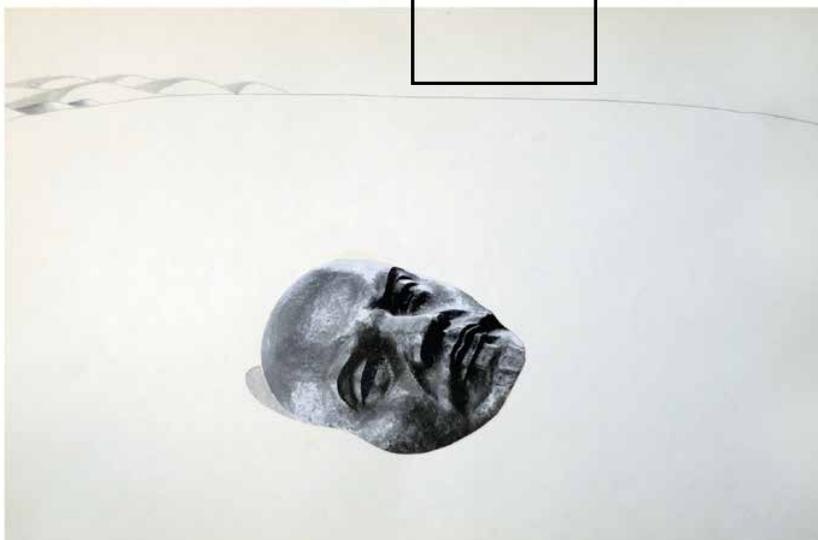
Il faut alors inventer de nouvelles stratégies pour montrer et diffuser ses œuvres. C'est ainsi à l'initiative de la jeune artiste et commissaire d'exposition Gaisha Madanova que je me suis finalement retrouvé à co-fonder le premier magazine d'art kazakh : *Aluan*. Son concept de départ est simple : réaliser une « exposition sur papier » pour combler l'absence de publications sur l'art autant que de lieux où exposer. L'ouvrage de 150 pages présente donc une suite d'œuvres avec un texte fonctionnant comme une visite guidée.

Queer Communism

Gaisha Madanova incarne parfaitement cette génération d'artistes nés à la fin de l'URSS, à la fois activistes, critiques, créateurs — car une seule de ces activités ne suffit pas à exister. À leur image, les rares centres d'art contemporain ont souvent une dimension militante. Stab, à Bichkek, la capitale du Kirghizstan, en est un exemple parfait. Situé à l'étage d'un immeuble de rapport, il se résume à un appartement avec une belle bibliothèque et une salle de réunion. Son nom, acronyme de « School of Theory and Activism », est un jeu avec le mot russe qui signifie « état-major ». On n'y expose pas : on s'y rencontre, discute, s'informe et, fidèle à ce nom guerrier, on y prolonge l'histoire des avant-gardes.

Une tradition chère au bloc de l'Est : utiliser la mise en scène de textes classiques pour critiquer le monde contemporain à mots semi-couverts

Ainsi, ses membres fondateurs, Oksana Shatalova et Georgy Mamedov, ont rédigé un Manifeste du communisme queer dans lequel on peut lire : « Être queer c'est être communiste, car le communisme est la condition première pour abandonner les normes de genre. Seule une démocratie par la base, le contrôle public des ressources globales et l'abolition de la propriété privée pourront rendre possible la transformation radicale des catégories politiques de genre, sexe et sexualité » (le reste est sur leur site internet). Stab est un lieu essentiel car il participe à la formation d'un discours critique, engagé, avec une pointe d'ironie et d'amour pour les traces de l'histoire soviétique. C'est, pour les rares personnes qui s'engagent dans une pratique artistique questionnant le genre et la sexualité, telle Ruth Jembekova, performeuse kazakhstanaise, un lieu où s'exprimer en liberté. Avec elle, l'art ne passe pas par la production d'objets mais par un discours politique livré lors de concerts et d'événements spontanés.



Far Far East

Nous devons, pour finir, entrer dans la steppe. Ceux qui ont eu la chance de visiter des villes telles que Samarcande, Khiva ou Boukhara, plantées au milieu du désert ouzbek, seront déçus de ne pas les retrouver ici. Un étrange dilemme car si, en effet, ce sont des endroits magnifiques où les quelques touristes qui s'aventurent se retrouvent obligatoirement, il s'agit de traces d'une histoire passée. La route de la soie n'est plus et la mer d'Aral est un désastre écologique. Le désert et la steppe représentent la plus grande partie du territoire de l'Asie centrale mais la population y est le plus souvent urbanisée et ses racines nomades, un vague souvenir.

Les artistes qui jouent avec la steppe (telle Almagul Menlibayeva) proposent le plus souvent des « clichés » qui, s'ils s'exportent parfaitement, représentent peu la réalité de cette région. Ils livrent une version fantasmée et idéalisée, et nous, Européens, trouvons là l'image que nous attendons. Avec beaucoup d'intelligence (et peut-être un peu de cynisme), ils fabriquent un monde qui s'accorde à nos désirs.

Pour les artistes qui préfèrent montrer la réalité, cela n'est pas sans danger. Telle la triste histoire d'Umida Akhmedova et de son livre *Women and Men: from Dawn till Dusk* publié en 2007. La photographe y présente des images réalisées dans la campagne ouzbek : réunions de famille, enfants en train de jouer, mariages et autres scènes de la vie quotidienne dans un territoire pauvre et hostile. Elle est arrêtée en 2009 pour avoir – selon l'État – présenté une « vision moyenâgeuse » du pays, et jugée plusieurs fois. Selon la version officielle, en Ouzbékistan, « les enfants ne travaillent pas dans les champs, une femme ne peut verser une larme le jour de son mariage, aucun mendiant ne traîne ivre mort dans les rues. » Les images d'Umida Akh-



5

L'artiste tadjik Murodjon Sharifov joue à transformer Lénine en un gentil hipster

medova relèvent du photojournalisme le plus classique avec un regard amoureux pour ses sujets. Mais leur interprétation, totalement dévoyée par l'État, montre à quel point les pratiques artistiques peuvent – quelles que soient les intentions de leur auteur – déranger une machine encore incapable de voir autrement qu'avec le regard de la propagande.

Enfin, parfois, un artiste livre une œuvre d'une justesse politique imparable qu'aucun censeur ne peut comprendre. Entre 2002 et 2010 Alexander Ugay, réalise une série de photographies dans les steppes du Kazakhstan puis en fait autant lors d'un voyage au Texas. Il compare ses découvertes en mettant côte à côte les paysages et les habitants des deux pays. Le Kazakhstan est riche en pétrole et gaz naturel, ce qui le rapproche morphologiquement et économiquement du Texas, tout en attirant les convoitises de ses voisins russes et chinois. La steppe et ses rares habitants ressemblent terriblement à l'Amérique profonde. Ugay nous montre que l'Asie centrale est un étrange et nouveau Far West, un territoire aux violentes inégalités sociales qui n'a pas grand chose à envier aux États-Unis. L'autre Asie rencontre la vieille Amérique et quiconque acceptera de la visiter devra accepter une chose : être changé à tout jamais au point de ne plus savoir vraiment où se trouve le centre du monde •

Thibaut de Ruyter

4



46

Crédits photos

1. Vyacheslav Akhunov, *Leniniana. Mantras of the USSR*, collage et crayon sur papier, 30x42 cm, 1980.
2. Vyacheslav Akhunov, *Leniniana. Desert philosophy: Unsteady dunes*, collage et crayon sur papier, 30x42 cm 1978-1981.
3. Alexander Ugay, *We are from Texas*, photographies, Kazakhstan, 2002-2005 et Texas, USA, 2010.
4. Murodjon Sharifov, *Wanted Lenin*, photographie retouchée numériquement, 2015.
5. Galim Madanov, *Statue of "Lovers"*, Astana, photographie digitale, 2012.
6. Umeida Akhmedova, *Sans-Titre*, photographie, Tashkent 1999 - tirée du livre *Women and Men: from Dawn till Dusk*, 2007.
7. Zuresh Terekbay, *Sans-Titre*, photographie.
8. Gaisha Madanova, *Palais de la Paix et de la Réconciliation*, Astana, photographie digitale, 2014.



6



7

Repères bibliographiques récents :

Peter Hopkirk, *Le grand jeu - Officiers et espions en Asie centrale*, éditions Nevicata, 2013.

Ce livre retrace les extraordinaires aventures des premiers explorateurs et espions au XIX<sup>e</sup> siècle et qui, avec témérité, tentèrent leur chance en Asie centrale. Entre déguisements loufoques et décapitations sur la place publique, l'auteur retrace l'arrivée des Russes et des Anglais sur ce territoire et la genèse de tensions politiques toujours actuelles.

Adrien Fauve, *Bienvenue à Astana - La capitale des steppes... et du monde*, éditions B2, 2014.

Bref essai architectural et social sur Astana, la nouvelle capitale du Kazakhstan, objet urbain non identifié posé au milieu de la steppe. Parfaitement documenté et subtilement critique, Adrien Fauve expose en détail l'absurdité de sa construction depuis le milieu des années 1990.

Erika Fatland, *Sovietistan*, éditions Gaïa, 2016.

Une jeune femme traverse les cinq pays de l'Asie centrale. Un récit de voyage détaillé qui se perd parfois dans beaucoup d'anecdotes, passe par quelques clichés, mais livre dans le même temps de nombreuses informations et un portrait juste de la situation actuelle.

Collectif, *Asie Centrale - Transferts culturels le long de la route de la soie*, éditions Vendémiaire, 2016.

Première somme universitaire publiée en France à propos de cette région. On y trouve des articles sur le cinéma en URSS, l'archéologie des monuments funéraires, l'urbanisation de Samarcande ou l'arrivée du premier gramophone en Ouzbékistan. Un peu aride et universitaire mais essentiel et d'une richesse sans pareil.

TdR



8